

A PROPOS DES ASSOCIATIONS SCOLAIRES

---

ÉTUDE PÉDAGOGIQUE

SUR LA

CULTURE PHYSIQUE

---

✱

POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7

---

1898



## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

---

*Nous découvrons une plaie; nous y portons le fer. Il est naturel que le patient crie, et que ses amis frémissent. Si, le couteau en main, nous nous attardions à louer les parties saines du malade, ne serait-ce pas perdre un temps précieux?*

L'agonie des associations scolaires, p.....	5
1° Pourquoi elles furent fondées; sens de l'expression hétéroclite : <i>sports athlétiques</i> , p.....	6
2° Evolution de ces associations, p.....	8
3° Leur situation actuelle : A. les <i>amis</i> : clubs, p. 10;— Conseil de l'Union, p. 14; — Presse spéciale, p. 15; — B les <i>ennemis</i> : adolescents, p. 15; — parents, p. 17; — l'Université, p.....	19
4° Véritable définition du sport athlétique, p. 26; — sa haute valeur éducative, p. 28; — la <i>culture athlé-</i> <i>tique</i> est une <i>acceptation des lois de la vie</i> , p....	31
5° Nos dix vœux, p. 34; — espoir, p.....	36

A PROPOS DES ASSOCIATIONS SCOLAIRES

---

ÉTUDE PÉDAGOGIQUE  
SUR LA CULTURE PHYSIQUE

---

Si les sous-titres étaient encore de mode, nous pourrions écrire celui-ci : pourquoi la fin du mouvement sportif en France est proche.

*L'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques* compte sur le papier 147 (1) clubs reconnus ou affiliés; ce nombre imposant paraît annoncer une grande prospérité. Illusion ! L'Union est un grand arbre, qui pousse encore quelques branches vertes ; mais ses racines sont rongées. L'hiver prochain, le tronc même sera pourri.

Les *associations scolaires* dans les lycées et les collèges disparaissent successivement. A Paris, trois ou quatre subsistent encore. Les autres sont déjà oubliées. Or le mal est grave. C'est le recrutement de nos grandes sociétés qui se trouve compromis. Si dès le

(1) Chiffre donné par l'Annuaire de l'Union, année 1897-98, p. 130.

lycée on n'est pas familiarisé avec l'idée de culture physique, est-ce à vingt ans qu'on apprendra ce qu'elle vaut ?

Les causes de cette ruine prochaine sont complexes. Il nous est apparu, à bien y chercher, que le grand danger pour nos associations scolaires ne vient pas de leur organisation défectueuse, ni du racolage éhonté que pratiquent parmi elles nos grands clubs. Ces causes de dépérissement sont actives sans doute ; mais il en est d'autres plus importantes et vraiment dévastatrices.

Les associations scolaires succombent parce qu'étant incompatibles avec le mandarinat qui est chez nous le but unique de l'instruction, l'*Alma Mater* les étouffe en feignant de les embrasser. Oui les associations scolaires ont des vices d'organisation ; oui, les clubs, méconnaissant leurs véritables intérêts, sont pour elles des amis maladroits et funestes. Mais surtout l'Université les écrase sous la chape de plomb de ses programmes d'études ; les Universitaires les démantèlent systématiquement craignant de voir s'éveiller en elles l'esprit d'initiative ; car elles contiennent un germe de liberté.

Mais essayons de définir ces mots de « sport athlétique » que tout bon Universitaire prononce dédaigneusement du bout des lèvres. Il importe que le lecteur sache, avec quelque précision, pour quelle idée nouvelle et féconde nous combattons.

\*  
\* \* \*

Les associations scolaires ont été fondées pour la pratique en commun et la propagation des *sports*

*athlétiques*. Ces deux derniers mots, devenus le titre et comme la devise de la puissante Union, mêlent dans une seule expression l'antique vocabulaire hellénique et l'anglais moderne; mais aucun des deux mots de cette expression hétéroclite n'évoque l'idée essentielle.

Les Hellènes nommaient ἀθλος tout concours gymnique, ἄθλον le prix du vainqueur, ἀθλητής ce vainqueur même et, par extension, quiconque prétendait le devenir. La culture athlétique, pratiquée en vue d'un certain prix, n'eut pas, chez les Hellènes, sa véritable valeur éducative (1). Aussi le mot d'athlétisme ne saurait-il nous convenir seul. Quiconque voit dans la culture physique une fin en soi est méprisable. Le mot d'ἀθλητής en effet est vil, comme notre mot professionnel, et pour les mêmes raisons (2).

Le mot anglais *sport* désigne toute espèce de divertissement; c'est le vieux mot français *esport* qui signifiait ébat. Or quel divertissement est plus agréable

(1) Du moins chez les Athémiens du v<sup>e</sup> et du iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C. C'est l'opinion qui ressort du livre de M. P. Girard : l'Education Athénienne. Ce pédotribe moderne y donne des conseils techniques sur l'entraînement très utile aux coureurs à pied, aux sauteurs, aux lanceurs du poids et du disque.

(2) Voici par exemple comment Euripide flagellait sur la scène, il y a 2.300 ans, les professionnels de son temps; nous traduisons ce curieux *fragment* : « Mille maux affligent l'Hellade; mais il n'en est point de pire que l'engeance des athlètes. D'abord ces gens-là n'apprennent pas à bien vivre. Ils ne le pourraient pas. Comment un homme qui est le serviteur de ses mâchoires, l'esclave de son ventre, acquerrait-il des biens pour augmenter l'héritage de son père? D'autre part, ils sont incapables d'être pauvres, incapables de supporter l'infortune; n'ayant pas été à l'école de la vertu, il leur est dur de tomber dans le malheur. Splendides dans leur jeunesse, ils décorent leur ville de leurs personnes et ils vont paradant. Arrive l'impitoyable vieillesse. Les voilà à l'état de vieux manteaux; ils montrent la corde. Je blâme aussi la coutume des Hellènes qui, tenant des assemblées à cause de ces gens-là, honorent ces sports inutiles; et à quelle fin? un banquet. »

à l'Anglo-Saxon que les exercices où il peut déployer sa vigueur et son courage ? Le mot prend ainsi le sens d'exercice en plein air, quel qu'il soit, chasse, pêche, bicyclette, course de chevaux, aussi bien que cricket, football ou lawntennis. Le mot *sportsman* même désigne surtout un chasseur ou un pêcheur. Transplanté en France, le mot, comme il arrive en pareil cas, a pris un sens plus précis et ne désigne que les sports *anglais* importés en France ; aussi reste-t-il entaché d'une teinte de mondanité et d'anglomanie. Lui non plus ne peut exprimer seul ce qui est pour nous l'essentiel, l'idée de développement des énergies et des harmonies de l'être.

L'Union, en composant ces mots hétérogènes de « sport athlétique » ne pouvait guère espérer y incorporer une idée que chacun d'eux ne contient pas, même en germe. Néanmoins, comme elle est devenue générale et quasi-officielle, nous la conserverons en priant le lecteur d'évoquer en lui à ce son l'image d'une perfection totale et harmonieuse de la vigueur humaine.



Mais les promoteurs du mouvement athlétique et sportif en France avaient-ils conçu cette idée ? Chez les Anglais la renaissance physique (1) fut surtout une révolution morale dans le domaine de l'enseigne-

(1) Il est important de remarquer que la renaissance de la culture athlétique en Angleterre est moderne. Ses origines ne remontent pas au delà de soixante ans. Au dix-huitième siècle dans les œuvres de la littérature populaire anglaise « *the sportsman* » est toujours un Français. On voit ce qu'il faut penser du sophisme commis par ceux qui nous répètent : « nous ne sommes pas anglo-saxons, nous ne sommes pas aptes à l'athlétisme. »



ment. N'avait-elle pas pour apôtres les Arnold et les Kingsley? Dès la première heure, la haute valeur éducative des sports athlétiques fut prêchée par ces grandes voix prophétiques et inspirées. Chez nous la genèse en fut bien différente. Le Racing-Club et le Stade Français, qui précédèrent dans cette voie les Écoles, ne virent dans les sports athlétiques qu'une *distraction*, peut-être plus saine ou plus économique que les autres, et souvent un prétexte à paris. Les hommes de tête, MM. de Saint-Clair et de Couberlin, puis, d'autre part, M. Paschal Grousset, étaient loin d'avoir l'ascendant moral des réformateurs anglais. Ce furent des vulgarisateurs, non des apôtres.

Heureusement, vers 1888, l'opinion publique, effrayée par le *surmenage* scolaire, se montrait favorable aux exercices physiques. On devinait en eux une utile *récréation*. La Ligue, dite Nationale, de M. Grousset ne tarda pas à dévier ce courant de la plus fâcheuse manière. Le Lendit, ce contre-sens sportif et pédagogique, triomphe du surmenage physique, greva pendant quelques années le budget de la Ville de Paris, puis déchut, non sans avoir dégoûté du sport athlétique quelques parents, beaucoup de concurrents, et la plupart des Universitaires.

Plus piêtres politiques furent les fondateurs de l'U. S. F. S. A. Ils ne réussirent pas à la faire inscrire parmi les grasses subventions municipales; du moins eurent-ils assez d'influence pour s'acquérir le patronage, platonique autant qu'honoraire, de quelques personnages bien en place, et se ménager la tolérance de l'Université. C'étaient du reste, en matière de sports athlétiques, des hommes compétents

et actifs. Grâce à eux des programmes rationnels de concours et de championnats apparurent. L'idée d'une culture physique ne sembla plus un rêve grotesque d'anglomanes; et l'on commença dans les cours des lycées à s'intéresser aux jeux de plein air.

Cherchant l'étoile conductrice, *les scolaires* tournèrent les yeux vers les hauts fonctionnaires de leurs lycées. Or cette orientation subuniversitaire a été funeste aux associations. Les voilà perdues. Sans aucun doute la lumière d'en haut leur a manqué. Le beau temps n'est plus où certains lycées possédaient plusieurs associations scolaires; le temps n'est plus où un lycée réunissait 40 joueurs et plus sur une pelouse, organisait une partie de thèque à côté d'une partie de football, ou bien envoyait les uns jouer à la crosse, les autres ramer. De ces associations prospères les unes sont mortes; le nom même en a disparu. Les autres agonisent. Or la plupart dataient de 1890 à 1893. Le mouvement sportif dans les lycées de Paris n'aura pas duré dix ans (1).

\*  
\* \*

Les amis naturels des associations scolaires, les clubs, s'opposent-ils à leur décomposition? Ils font mieux. S'abattant sur les lycées pour une désastreuse curée, ils dépècent les derniers débris d'associations. Dès que dans l'équipe de l'établissement un bon

(1) Actuellement des lycées de 1500 élèves ne peuvent recruter les 15 joueurs d'une équipe de football. Comment s'étonner que nos facultés de Droit, de Médecine, des Lettres, des Sciences ne puissent non plus les réunir? Les étudiants d'aujourd'hui, lycéens d'hier, sont trop heureux de pouvoir enfin mener la vie de garçon au quartier, pour avoir le respect de la race dans leur personne.

joueur se révèle, dès qu'un coureur d'avenir surgit, vite un cercle lui députe des ambassadeurs; il est flatté, circonvenu, presque présenté de force. Le honteux marchandage subit des hausses et des baisses; car un club rival fait des efforts égaux pour s'approprier le futur champion. On se le dispute par une enchère de promesses, place d'honneur dans les équipes premières, place dans le comité, etc. Le plus offrant l'emporte. Quand aurons-nous pour chaque club un agent de recrutement, et des employés racleurs guettant à la porte des lycées la sortie des champions en herbe? Ce sont là, il est vrai, des mesures d'exception, prises pour des sujets d'exception; mais le menu fretin, qui fait nombre, est aussi l'objet d'une vive compétition.

En faveur des scolaires on supprime les droits d'entrée, relativement élevés; on abaisse de moitié la cotisation mensuelle; enfin pour les réfractaires on organise des réunions spéciales, des courses réservées, moyen commode pour leur faire sentir le moelleux d'une piste, le confortable d'un chalet vestiaire, l'affabilité des dirigeants. Quel élève de quatrième résistera à la tentation d'entendre un athlète renommé l'appeler « mon cher camarade », de voir un membre du comité lui serrer aimablement la main? Et le scolaire entre au club, joue avec les équiques du club, sur les terrains du club, s'habille dans son chalet, porte ses insignes et regarde avec quelque dédain les derniers scolaires s'en aller jouer sur un terrain demi-clairière demi-futaie, passer un pantalon de ville sur une culotte de sport, faute de vestiaire. Sans doute, aller au club sportif vaut mieux

qu'arpenter le boulevard quand il fait beau ou jouer au billard dans une taverne les jours de pluie; mais les jeunes élèves ainsi racolés ont-ils quelque avantage à quitter l'association scolaire pour le club?

Que fait-on dans ces vastes collectivités qui groupent jusqu'à six cents membres, qui possèdent des constructions luxueuses, des terrains pour chaque sport, un comité composé de gens d'âge mûr, maniant un budget de quarante mille francs? Avec ces éléments de succès : le nombre, la richesse, l'expérience, on peut, et on doit, accomplir une grande œuvre. A-t-on tenté seulement un effort? Non! Cent fois non! Dans ces lieux-là on ne pratique pas la culture physique solidaire et parallèle de la culture intellectuelle; on voit dans le sport un moyen de tuer le temps. On va passer au club sportif une heure ou deux, comme d'autres font cent carambolages comme les officiers vont au café, comme les vieilles filles font des patiences, par désœuvrement (1).

Dans ces clubs où l'on boit, où l'on fume, où l'on potine et où l'on flirte, que deviendra le jeune scolaire arraché à son association? Est-ce là qu'il prendra conscience des devoirs que le sport athlétique lui impose envers sa personne? Est-ce là qu'on lui montrera l'austère culture physique, qu'on lui enseignera le respect de son corps? Jamais. Le cercle athlétique, tel que nous l'avons, est un lieu plein de dangers pour le scolaire qui n'a pas atteint dix-huit ans.

(1) Je crois que dans chaque club on arriverait difficilement à trouver les dix justes nécessaires pour sauver Gomorrhe. Tel club athlétique serait un cercle demain si l'on y apportait un jeu de cartes et un râteau pour ramasser les enjeux. Les miseurs sont déjà là.

Or, les clubs sont les alliés naturels des associations. C'est d'eux seuls qu'elles peuvent attendre du secours. Nous craignons fort qu'ils ne lui servent en rien. C'est que dans ces clubs personne n'a assez de désintéressement, assez de prévoyance, surtout assez d'esprit sportif, pour regarder plus loin que le tableau des demandes d'admission, plus loin que la porte du *club-house* vers l'avenir du sport athlétique lui-même. Pourtant il y a foule de commissions et de comités; mais leur activité se dépense à équilibrer des budgets, à préparer des élections; les plus profonds politiques vont jusqu'à vouloir mettre d'accord footballers et tennisarts d'une même société: noble tâche!

Ces coopératives de sport, encombrées de dirigeants et dépourvues de chefs, vont au hasard, sans but, sans projet, aveugles, inconscientes de leur haute mission éducative, isolées, et, qui pis est, jalouses. Leurs mauvais bergers songent moins à grossir le nombre de leur troupeau qu'à diminuer celui de leurs voisins. Les mesures désastreuses prises à l'égard des associations scolaires sont dues à ces comitards sans idée derrière la tête, comparables aux habitants d'une ville qui, pris d'une folie furieuse de construction, fouilleraient incessamment la colline qui les supporte pour en tirer les pierres de taille. Le sol miné s'effondrera bientôt, les engloutissant sous son écroulement. Car, il faut bien s'en convaincre, lorsque prochainement l'idée sportive sera étouffée dans les lycées, où les clubs trouveront-ils de nouveaux éléments? A cette heure, qui va sonner bientôt, l'effacement sera grand dans le Landerneau sportif; on

criera, on s'agitiera; après quoi, il faudra songer à refaire l'œuvre entière, ou laisser la jeunesse des Écoles, désormais livrée à l'inertie et à l'étiollement, pourrir dans sa décadence; mais alors un échec sera le nouveau point de départ.

D'où viendra donc l'influence salvatrice? Qui fera comprendre aux clubs la vérité et rendra à l'association scolaire sa vigueur et sa grandeur?

\* \* \*

Associations scolaires et clubs se sont réunis en une grande fédération qui partage entre son Conseil et ses Commissions les pouvoirs judiciaire et législatif. Ces Commissions sont toutes des bureaux administratifs, rien de moins, rien de plus. Quant au Conseil, par sa composition disparate il est condamné à l'impuissance; il est facile de constater la stérilité de son œuvre. Et pourtant la renaissance physique, c'est lui qui devait la provoquer, l'encourager; c'est lui qui aurait dû prévoir depuis longtemps la ruine aujourd'hui commencée des associations scolaires? C'est lui qui maintenant devrait réparer les brèches et les fissures de cet édifice bâti à la hâte et provisoirement, ou plutôt le reconstruire sur des fondements plus profonds, mais en proie aux dissensions, occupé à dicter des règlements qui ne visent qu'un club, celui-ci hier, celui-là demain, suivant les fluctuations de la majorité, perdu dans des combinaisons de vote, les associations scolaires sont le moindre de ses soucis.

\* \* \*

Reste la presse sportive. Elle est minime. Du moins pourrait-on compter sur son appui; mais dans quelle mesure? Étouffée sous le nombre d'informés, de notes, de compte-rendus, de communiqués, d'engagements à faire, d'échos, d'annonces, elle est au service de toutes les coteries; sa clientèle ne veut savoir que les petites nouvelles; car chacun maintenant se fait vanité d'appartenir à tel ou tel club, et l'on se complait à lire son nom sous la rubrique réservée à son club, dût ce nom n'être imprimé qu'en italiques parmi les forfaits. Et l'habitude se perd d'une étude solide sur quelque point intéressant de l'idée et de l'évolution sportives. La vraie propagande est nulle (1).

Nous venons de voir l'influence désastreuse des clubs sur les associations scolaires, l'indifférence pour elles du conseil de l'Union, l'impuissance à leur égard de la presse spéciale. Ainsi pour elles nul défenseur et beaucoup d'amis maladroits qui leur jettent le pavé de l'ours. Voyons maintenant leurs ennemis.

\*  
\* \*

D'abord les plus proches et les plus nombreux: les élèves mêmes des lycées.

Cette institution désastreuse du lycée a brisé chez la jeunesse qui l'a subie et l'activité physique, et l'énergie virile, et l'initiative hardie, ou, pour tout dire d'un mot, le nerf moral. Fondé par ce merveilleux dé-

(1) La *Revue athlétique*, qui avait commencé cette œuvre, est disparue depuis longtemps.

vastateur dont la main sanglante et la volonté de fer nous gouvernent toujours, le lycée devait être la caserne des écoliers. Il le fut. Il l'est encore, gigantesque laminoir, d'où sortent de paisibles bourgeois, taillables et corvéables à merci, inaptes à la liberté, mais tous égaux, tous tarés par *l'empreinte* (1) de l'État égalitaire.

Quand le tambour a battu, le lycéen passe la porte du lycée du même air que le soldat franchit la grille du quartier. Comme le soldat la caserne, le lycéen appelle son lycée une geôle. L'externe éprouve deux fois par jour le sentiment de l'interne qui sort le Dimanche : celui du soldat permissionnaire. Pour eux le pion et le caporal ne sont plus rien, s'ils ne deviennent des complices. Ils éprouvent le besoin de manifester leur liberté en mangeant le fruit défendu. Boire des bocks, fumer la pipe, hanter les brasseries et les cabarets pornographiques, telle est la vie que rêvent les quatre cinquièmes des *potaches*.

Quelques-uns, les plus raffinés, ajoutent à cela un faux-col très haut et des gants de peau, parfois une canne, pour mériter la gloire d'avoir déplu au Censeur. Ne parlez pas à ces jeunes gens abêtis et démoralisés d'exercices virils. Il serait beau pourtant de les arracher à la rue, au café-concert, aux mauvais lieux. Mais non ! C'est une folle entreprise. Ne vaudrait-il pas mieux laisser cette classe décrépite et impuissante se putréfier ?

(1) Le beau livre de M. Estaurié, *l'Empreinte*, réclame son double ; s'il est trop vrai que l'éducation des Jésuites annihile pour toujours la volonté de l'individu, il est non moins certain que l'instruction de l'Université, d'ailleurs léguée par les Jésuites à l'Alma Mater, étouffe à jamais l'active spontanéité de l'enfant.





Autres ennemis : c'est l'homme d'âge mûr, le fonctionnaire gras, qui déclare solennellement, en exagérant la courbe excentrique de son ventre, et en plissant la graisse jaune de sa nuque : « De mon temps cette mode était inconnue, et on faisait pourtant de fameux gaillards, et qui réussissaient. Voyez : je suis arrivé, moi ! » Tel autre écrit, ou professe, que l'homme musculaire est incompatible avec l'intellectuel pur, et que ce dernier seul compte. C'est un blasphème contre la race. Et bien non ! l'intellectualisme pur a vécu ; nous ne voulons plus de ces intelligences brillantes et néfastes, comme Taine et Renan. Je serais désolé que mon fils pût, comme Paul Bourget, découvrir les sanies et les purulences de notre société sans un geste de dégoût, sans un mot de charité, sans un élan vers l'acte pour y remédier (1).

Pourtant, c'est bien chez ces dilettantes de la pensée que les parents ont pris en grande partie leur mépris tranquille et serein des exercices du corps. Bon pour un Anglais de dire : Je veux que mon fils

(1) A ce propos, pourquoi continuer à faire de M. Maurice Barrès l'adversaire irréconciliable de la culture athlétique et harmonique ? En promenant dans Paris ses *déracinés*, voici que le maître découvre une nouvelle conception de la vie ; il quitte l'orientation de Taine comprenant qu'une pensée non agie est exactement ce qu'il appelait autrefois un « sport », et rien de plus. Sans doute son prochain livre voudra montrer agissant un des facteurs de l'énergie nationale, le sport athlétique. M. Barrès lui aussi a été trompé par cette expression hétéroclite. Nous osons croire qu'il écouterait la voix de son ami M. Izoulet, membre du Stade Français.

vastateur dont la main sanglante et la volonté de fer nous gouvernent toujours, le lycée devait être la caserne des écoliers. Il le fut. Il l'est encore, gigantesque laminoir, d'où sortent de paisibles bourgeois, taillables et corvéables à merci, inaptes à la liberté, mais tous égaux, tous tarés par *l'empreinte* (1) de l'État égalitaire.

Quand le tambour a battu, le lycéen passe la porte du lycée du même air que le soldat franchit la grille du quartier. Comme le soldat la caserne, le lycéen appelle son lycée une geôle. L'externe éprouve deux fois par jour le sentiment de l'interne qui sort le Dimanche : celui du soldat permissionnaire. Pour eux le pion et le caporal ne sont plus rien, s'ils ne deviennent des complices. Ils éprouvent le besoin de manifester leur liberté en mangeant le fruit défendu. Boire des bocks, fumer la pipe, hanter les brasseries et les cabarets pornographiques, telle est la vie que rêvent les quatre cinquièmes des *potaches*.

Quelques-uns, les plus raffinés, ajoutent à cela un faux-col très haut et des gants de peau, parfois une canne, pour mériter la gloire d'avoir déplu au Censeur. Ne parlez pas à ces jeunes gens abêtis et démoralisés d'exercices virils. Il serait beau pourtant de les arracher à la rue, au café-concert, aux mauvais lieux. Mais non ! C'est une folle entreprise. Ne vaudrait-il pas mieux laisser cette classe décrépète et impuissante se putréfier ?

(1) Le beau livre de M. Estaurié, *l'Empreinte*, réclame son double ; s'il est trop vrai que l'éducation des Jésuites annihile pour toujours la volonté de l'individu, il est non moins certain que l'instruction de l'Université, d'ailleurs léguée par les Jésuites à l'Alma Mater, étouffe à jamais l'active spontanéité de l'enfant.

\*  
\* \*  
\*

Autres ennemis : c'est l'homme d'âge mûr, le fonctionnaire gras, qui déclare solennellement, en exagérant la courbe excentrique de son ventre, et en plissant la graisse jaune de sa nuque : « De mon temps cette mode était inconnue, et on faisait pourtant de fameux gaillards, et qui réussissaient. Voyez : je suis arrivé, moi ! » Tel autre écrit, ou professe, que l'homme musculaire est incompatible avec l'intellectuel pur, et que ce dernier seul compte. C'est un blasphème contre la race. Et bien non ! l'intellectualisme pur a vécu ; nous ne voulons plus de ces intelligences brillantes et néfastes, comme Taine et Renan. Je serais désolé que mon fils pût, comme Paul Bourget, découvrir les sanies et les purulences de notre société sans un geste de dégoût, sans un mot de charité, sans un élan vers l'acte pour y remédier (1).

Pourtant, c'est bien chez ces dilettantes de la pensée que les parents ont pris en grande partie leur mépris tranquille et serein des exercices du corps. Bon pour un Anglais de dire : Je veux que mon fils

(1) A ce propos, pourquoi continuer à faire de M. Maurice Barrès l'adversaire irrécusable de la culture athlétique et harmonique ? En promenant dans Paris ses *déracinés*, voici que le maître découvre une nouvelle conception de la vie ; il quitte l'orientation de Taine comprenant qu'une pensée non agie est exactement ce qu'il appelait autrefois un « sport », et rien de plus. Sans doute son prochain livre voudra montrer agissant un des facteurs de l'énergie nationale, le sport athlétique. M. Barrès lui aussi a été trompé par cette expression hétéroclite. Nous osons croire qu'il écoutera la voix de son ami M. Izoulet, membre du Stade Français.

soit un bon chrétien et un bon athlète. » Il a le monde à conquérir. Chez nous on ne se préoccupe pas de faire des hommes, mais des fonctionnaires (1). La grosse, la seule préoccupation du bon père de famille, c'est que son fils arrive à quelque école du gouvernement. Si son espoir est déçu, vite il le pousse dans une administration, dans un ministère, où l'on est sûr de végéter, les bras et la volonté liés à jamais, mais non moins sûr d'obtenir un jour le droit d'oblitérer sa boutonnière par un ruban violet ou rouge.

Pourquoi donc ce père avisé ferait-il de son fils un homme d'initiative, puisque ce fils est destiné à la plus réglée, à la moins heurtée, à la moins virile des existences ? Pourquoi ce père dyspeptique et obèse ferait-il de son fils un homme sain et robuste, puisqu'il est condamné à devenir dyspeptique et obèse, lui aussi, par confinement, par sédentarité ? Que si ce fils, malgré son gavage intellectuel dans le *restaurant* universitaire (2), malgré les accointances politiques de son père, ne peut trouver un rond-de-cuir où s'asseoir (et c'est une hypothèse que n'admettra jamais un père de famille vraiment français), alors, en dépit de son diplôme, qu'il prétend être une créance sur l'État, il s'en ira, raté et déclassé, grossir

(1) Les parents qui ne mettent pas leurs enfants dans des maisons religieuses par chic et pour sacrifier à la mode, le font par souci de l'éducation dont ils espèrent naïvement voir au moins une teinte dans le cœur de leurs enfants. De toute manière le rapporteur du budget de l'Instruction Publique continuera à prouver par ses statistiques le discrédit croissant de l'enseignement universitaire. Il n'est pas au bout de ses lamentations.

(2) Voir à ce sujet la très intéressante étude publiée par M. Cloudesley S. H. Brereton, dans la Revue Internationale de l'enseignement, numéro de janvier 1898. L'auteur, qui fut professeur anglais en Angleterre, s'est fait élève dans un lycée de Paris. Ses jugements sont un document critique sans exemple.

notre *prolétariat de bacheliers*, suivant le mot effrayant de M. Barrès (1).

En vérité, pourquoi ce père de famille dirait-il à son fils : « va jouer au football ; va ramer ? » Voici plutôt ce qu'il répondra à ce fils le jour où celui-ci, sentant sourdre en lui les forces de la vie, lui demandera un maillot pour jouer, des souliers à pointes pour courir : « Oui, certes, ces exercices ont leur utilité, hygiénique tout au moins ; mais tu as tel âge. Songe qu'il te reste à peine deux ou trois ans pour entrer à l'École Polytechnique ou à l'École Normale. Crois-moi, profite de tes jeudis pour repasser la leçon du mercredi, et de tes dimanches pour préparer le devoir du lundi. Remets à plus tard ces extravagances anglaises ; tu auras le temps de faire tout cela lorsque tu seras sorti de l'École et que tu seras en place. »

Remarquez : ce père, favorable peut-être à la cause athlétique, s'y oppose au nom des programmes et des examens.



Vous avez raison, M. Prud'homme ; ce qui empêche votre fils d'entrer dans une association athlétique, c'est notre régime scolaire, c'est l'enseignement universitaire. Là est le grand danger, là le grand ennemi, ennemi qu'il faudra tuer pour le vain-

(1) Il faut rendre cette justice à M. de Coubertin que dès 1888 il avait annoncé le danger. Quant à l'expression même le R. P. Didon l'avait déjà employée dans son Discours sur l'éducation présentée prononcé le 22 juillet 1897. Depuis, M. Bérenger s'en est emparé ; et d'autres à sa suite.

cre. On peut en effet espérer voir les clubs devenir plus soucieux de la prospérité des associations scolaires; la jeunesse contaminée elle-même se soigner et se guérir, le lycée peut perdre son air de caserne; on peut aussi convertir un père à la cause des sports athlétiques: mais ce que l'on ne peut ni changer, ni entamer: c'est l'Université.

Son ombre dense et malsaine nous étouffe, nous prive d'air, de soleil, de lumière. Il faut abattre cet arbre funeste pour que l'adolescent puisse se développer sainement, intégralement, harmonieusement.

Ici nous ferions volontiers une distinction entre le corps Universitaire tout entier et le professeur de l'enseignement secondaire.

Comment ce professeur pourrait-il seulement soupçonner la haute valeur éducative du sport athlétique? Il a été élevé dans un mépris précoce pour le professeur de gymnastique considéré comme une brute. Comment un Normalien pourrait-il connaître les belles et saines joies du développement physique, « cet enivrement de la santé et de la force, cette splendeur de la grâce triomphante », comme l'écrit avec bonheur un de ses maîtres (1)? Il est sorti du Lycée, ce pauvre dévirilisé, entre 18 et 20 ans, exténué par le régime abrutissant de la préparation à

(1) M. Paul Girard. *L'Éducation Athénienne*. p. 220. On voit ici le vice principal de ces intellectuels purs. Ils découvrent la vérité par un acte de leur intelligence et ne travaillent pas à préparer son règne. Cette désertion du devoir social est méprisable. Combien de professeurs commettent cette faute par aveuglement ou mauvais vouloir! D'ailleurs ils vantent les Grecs, les Romains, et sont incapables de faire sentir à leurs élèves l'amour profond des Grecs pour la vie, l'énergie conquérante des Romains. Disons-le: l'essentiel de ces deux littératures échappe à ces littérateurs, l'âme antique elle-même.

l'École. Il a conquis le droit de manger rue d'Ulm au prix de sa santé. Il s'appelle lui-même un « cagneux ». Le voilà embusqué derrière ses dictionnaires durant trois ans; trois ans d'inertie physique complète (1). Agrégé et anémié il a droit à la torpeur du fonctionnaire. Comme il sait bien faire valoir ce droit!

Pères de famille, ne lui demandez pas d'être une source d'énergie où puisera votre enfant. A-t-il jamais senti la joie large, la pleine satisfaction physique du rameur lorsque les huit avirons de l'outrigger attaquent l'eau bien ensemble? On a soutenu (est-ce vraiment un paradoxe?) que la luxure était un puissant mobile d'action, un précieux foyer d'énergie. Il est une autre volupté que celle-là, plus puissante et toute pure, celle qu'éprouve l'homme sain qui se sent vivre par tous ses muscles et par tous ses nerfs, l'être qui crée une force et qui en jouit, et, la créant, a la sensation d'un agrandissement presque sans limites des énergies qu'il contient, d'une pleine expansion de son activité.

Or il ignore absolument cette manifestation de la vie, le normalien hâve et appauvri. Dès lors comment jetterait-il dans les jeunes cœurs ce ferment puissant dont il ne possède pas une parcelle (2)?

Ce demi-homme, devenu maître d'une classe, considérant volontiers le corps comme un poids néces-

(1) Nous ne saurions appeler sports athlétiques le *canulage* annuel des *Gnoufs*. On a peine à penser qu'un Izoulet, un Faguet aient été ou *canulars* ou *canulés*.

(2) Nous savons quatre ou cinq exceptions, juste le nombre suffisant pour nous permettre de dire comme les grammairiens: l'exception confirme la règle.

saire, mais gênant, ayant pour l'action le mépris qu'à l'ange pour la bête, prononçant à ce propos le mot de contingence avec un accent dédaigneux, comment enseignerait-il à ses élèves la manière d'exercer les facultés d'activité lui qui les a annihilées en sa personne ?

Pour faire des hommes il faut en être un soi-même ; il faut aussi aimer ceux qui le sont ou veulent le devenir. Or le professeur pâli dans les bibliothèques, dont son cerveau est une annexe, ne peut s'empêcher de considérer l'éphèbe aux larges épaules qui entre dans sa classe le visage brillant de santé comme un intrus, un ennemi né, un être d'une autre race. On dirait le dernier rhéteur de Byzance regardant le premier soldat de Mahomet II.

Il est vrai que les professeurs n'ont point à discuter les institutions universitaires ; ni à les violer pour essayer de faire à leur guise des êtres bien trempés et aptes à la vie libre. Ils sont payés pour enseigner un programme. Le programme est pour l'employé de l'Université ce qu'est le règlement pour l'officier, son gagne-pain. Le malheur veut qu'il s'en fasse une arme de combat. Retournons cette arme contre lui, à l'exemple d'un Universitaire éminent, M. Marion. « Encore une fois, dit-il, ces limites d'âge, et, d'une manière générale, les programmes d'examen sont la clef de presque toutes les difficultés pédagogiques de l'enseignement secondaire. C'est là une question qui mériterait l'attention des hommes d'État » (1). Vous

(1) Marion, *l'Éducation dans l'Université*, p. 304. Dans ce livre révolutionnaire, qui fait de l'enseignement officiel une démolition systématiquement laudative, le placide professeur exprime l'essentiel de notre pensée sur les sports athlétiques et leur inestima-



découvrez bien la plaie, théorique pédagogue ; mais le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique a bien d'autres « questions contentieuses et disciplinaires » à régler avant de s'intéresser au salut de la jeunesse. Peu lui importe la jeunesse et son éducation, j'entends une éducation qui fasse des individus indépendants, car il ne se désintéresse pas de l'éducation qui forme chaque année tant de sujets dociles, de fonctionnaires inutiles, de déclassés menaçants.

L'Université ne s'est pas même donné la peine de combattre l'athlétisme ou de le proscrire ; machine en mouvement, elle n'avait qu'à laisser agir ses engrenages pour prendre entre eux cet intrus et l'éventrer. Limite d'âge pour ceci, limite d'âge pour cela, et comme sanction pénale, deux années de service militaire, dure éventualité. Même si le studieux adolescent avait le temps de jouer au football ou de ramer une après-midi, il n'oserait. Les programmes sont monstrueux d'étendue ; pas une minute n'est à perdre s'il veut être consciencieux et éviter de subir pendant deux années la vie de caserne (1).

Un mot d'ordre semble être parti de la Sorbonne ; la consigne est de se montrer sourdement hostile aux associations scolaires. Après une période d'indifférence pour les jeunes sociétés une phase plus hostile commence ; et lorsque des parents (naïfs

ble valeur pédagogique. Il est vrai que le sage parle toujours dans le désert. Si l'on écoutait M. Marion, l'enseignement secondaire serait florissant. Mais il faut qu'il périsse. Ceux qui en ont charge ont décrété sa mort.

(1) On a fait plus. Il est des écoles (Centrale, l'Institut agronomique, etc.) où le privilège du service d'un an est mis au concours, et cela dans une période de temps limitée. Il faut choisir ; ou le surmenage déprimant, ou le service militaire.

parents) s'en vont consulter un proviseur ou un censeur sur l'opportunité des sports athlétiques pour leur fils (1), le censeur et le proviseur déclarent que cette intrusion du sport athlétique dans la vie scolaire est profondément regrettable. Ils font sentir, avec une politesse tout attique, que des jeunes gens ne sauraient sacrifier en même temps à Hercule et à Minerve.

Par tous les dieux, vous avez raison, Messieurs. Non ! Un adolescent ne saurait être un érudit et un coureur à pied. Un journal maintenant disparu, *les Sports Athlétiques*, a essayé de soutenir cette thèse qu'un rameur vigoureux peut être en même temps un lauréat du Concours Général. C'est faux ! C'est impossible, c'est absurde ! Quelques noms de bacheliers, membres d'une association scolaire plus ou moins active, adressés à toi, *Barrès*, à toi, *Formentin*, ne constituent pas une démonstration suffisante. Nous répondons comme le philosophe antique à qui l'on montrait dans un temple les ex-voto des naufragés sauvés par Neptune : « Montre-moi ceux qui furent dédiés en vain. »

Et vous, les journaux de Sports Athlétiques, montrez-nous donc ceux qui ont échoué aux examens, aux concours d'admission, ceux qui n'ont pu forcer les portes du fonctionnarisme ; mais n'en rougissez pas ; ce sont-là vos héros ; montrez-les nous dans la société luttant chaque jour pour mériter leur pain,

(1) Le Proviseur et le Censeur, de par leur mode de nomination et leur passé pédagogique, n'ont pas qualité pour exercer une autorité morale quelconque. Le Proviseur n'est, le plus souvent, qu'un chef-comptable, le Censeur un chef-pion.

brisant les obstacles comme ils ont enfoncé les mêlées au football, recevant les heurts de la vie comme ils ont reçu les charges des équipiers adverses. Montrez-les nous agissant en hommes et méprisant les fonctionnaires. C'est parmi ses *recalés* que l'U.S.F.S.A. doit chercher des noms pour son livre d'or et non parmi ceux qui ont assez peu profité de l'influence moralisatrice et libératrice du sport athlétique pour épuiser leur jeunesse à conquérir le rond-de-cuir de l'employé civil, ou le képi du fonctionnaire officier.

Et vous tous qui vous intéressez à la renaissance physique de la jeunesse, ouvrez donc vos yeux à la vérité ! L'Université actuelle ne peut être favorable à ce nouveau système d'éducation dont les associations scolaires sont *un* des principes. L'Alma Mater n'est pas une éducatrice ; c'est une niveleuse ; elle répugne à produire des hommes d'action ; le chef-d'œuvre de sa fabrication, c'est l'intellectuel pur, ce dangereux objet de luxe ; elle en réussit peu. L'article de fabrication courante, il ne faut cesser de le répéter, c'est le fonctionnaire, cette encombrante non-valeur.

Le mouvement sportif au contraire est *une* manifestation d'une autre conception de l'éducation, laquelle veut faire des hommes capables de vivre en dehors de l'État. Voilà son crime. Il excite l'initiative des individus, leur activité, leur liberté : il est révolutionnaire ; les associations scolaires sont subversives. Certes l'antagonisme apparaît bien irréductible entre l'Université et l'école de la culture des énergies. Ceci tuera cela.

Nous faisons appel à vous qui aviez rêvé et com-

mencé cette ascèse harmonique de l'être, à vous qui fûtes les pionniers de cette route où nous vous suivons. L'un de vous, M. de Coubertin, a dit : « Sur ce terrain nouveau et inconnu l'Université ne peut s'aventurer sans que des reconnaissances aient été faites ». Voilà dix ans, que vous reconnaissez le terrain. Il ne peut plus y avoir de fondrières maintenant. Si donc l'Université refuse d'aller en avant, poussez-la au fossé, puisqu'elle obstrue le chemin et marchez ! Oui ! Votre rôle d'auxiliaires, ou d'éclaireurs, est fini. Agissez seuls ; vous êtes assez forts ; et si vraiment vous voyez dans le sport athlétique autre chose qu'un passe-temps pour la jeunesse, et pour vous un titre à postuler des décorations, ruez-vous à l'assaut de la vieille maison.

« Lutte de nains, dira-t-on, contre un géant ». Non ; mais choc violent de deux systèmes pédagogiques. Et si vous pensez que c'est trop grandir l'importance du sport athlétique que d'en vouloir faire la clef de voûte d'un nouvel édifice scolaire, sachez au moins ce qu'il est.

Le sport est pour le corps ce que l'art est pour l'esprit. *Il est le jeu libre et désintéressé de l'activité physique.*

C'est un *jeu*, c'est-à-dire la mise en œuvre, l'exercitation des forces disponibles, le déploiement des énergies physiques ; un *jeu libre*, c'est-à-dire que rien ne commande (1) qui est tout de fantaisie, de spontanéité (en ce sens parler de professeurs de

(1) La gymnastique doit donc être proscrite par le bon pédagogue.

jeu (1) c'est faire une monstrueuse alliance de mots; forcer à jouer, mots vides de sens); enfin ce jeu est *désintéressé*; il n'a de fin qu'en soi, ne vise aucun but immédiat; c'est un exercice pour l'exercice; l'idée d'utilité détruit la conception même du sport. J.-J. Rousseau et, à sa suite, Tolstoï et Ruskin font fausse route quand ils veulent dépenser le trop plein de l'activité physique à la culture de la terre ou aux travaux manuels. Ce peuvent être là des *distractions*, mais surtout des travaux, des exercices utiles et utilitaires. Le sport enfin, étant une forme de l'activité physique, ne saurait être une *récréation*, celle-ci étant par nature un délassement, un repos. Le mot de récréation inscrit dans un programme officiel parmi l'emploi du temps déshonore ce programme; c'est un contre-sens pédagogique; il implique l'ignorance de l'activité physique de l'enfant.

A ce propos nous devrions parler de cette délicate question du vice et de la dépravation chez l'enfant. Nous ne nous croyons pas aptes à la résoudre. Qu'il nous soit seulement permis de citer le témoignage irrécusable de M. Marion. « La pureté des mœurs, dit-il, n'a point de sauvegarde comparable à l'exercice vif dans un air pur, et n'en a point peut-être hors de là (2). » Telle est la parole d'un sage, qui calcule bien la portée de ses affirmations.

(1) Le mot et l'idée sont du docteur Lagrange. Ces deux livres principaux: « Physiologie des Exercices du corps »; « l'Hygiène de l'Exercice chez les jeunes gens et les enfants », — sont des ouvrages de physiologie uniques en France. On oublie trop les conseils de ce technicien, surtout en ce qui concerne l'aviron, le sport type et presque idéal, étant parfaitement adéquat à toutes les fins du sport athlétique.

(2) Marion, « l'Education dans l'Université, » page 305.

Ce sur quoi nous voulons insister, c'est sur le rôle du sport athlétique qui apprend le courage, l'endurance, la solidarité et la loyauté, vertus qu'aucun programme ne contient au nombre des matières à enseigner, qu'aucun professeur ne « vend » à ses élèves avec son histoire ou son grec. Ce que nous voudrions mettre en lumière c'est le sport athlétique, école de la vie. Que sert dans la vie de pouvoir exhiber des prix dorés sur tranche, comme brevets d'érudition si l'on est lâche, sans résistance, égoïste et déloyal? Le savoir, on peut toujours l'acquérir avec une bonne méthode; le caractère moral ne se refait pas. Le pire danger de l'intellectualisme à outrance n'est pas tant d'appauvrir l'être, ou d'en paralyser une partie pour hypertrophier l'autre, que de dévoyer le cœur, d'en arracher les plus féconds sentiments ceux qui font de l'individu un être social.

Quant à nous, nous déclarons en toute sincérité que du lourd bagage de connaissances amassées au lycée, les seules d'un emploi quotidien efficace sont celles que nous avons acquises dans notre Société athlétique. Nous ne parlons pas des résultats immédiats de la pratique des sports athlétiques sur notre organisme, mais des acquêts suivants : nous étions des fondateurs de notre société ; nous vîmes quelles difficultés on rencontre pour former un groupement ; combien multiples, divers, et opposés sont les intérêts et les passions, que de prudence en action il faut à un chef ; et voulant avoir notre indépendance nous avons appris à respecter celle des autres.

Toutes les leçons de nos professeurs d'histoire n'ont pu nous apprendre qu'à faire un bon devoir

sur le *self-government*, de quoi être lauréat au Concours, si cette question était sortie de l'urne ; dans notre association scolaire nous l'avons pratiqué nous-même ce *self-government*, nous en avons joui et n'en voulons plus d'autre.

Quant à la camaraderie qui est la vraie vertu scolaire et le premier germe de cette grande vertu sociale : la solidarité, vertu que les externes ignorent, que les internes pratiquent d'une manière tyrannique et vicieuse, c'est dans l'association scolaire qu'on l'apprend mieux que dans une communauté de rébellion contre le pion, contre le professeur, contre l'administration (1). Celui-là est bon camarade qui, dans un match de *football*, fatigué ou même blessé (ce qui est un bien inestimable) (2), a continué à jouer quand même pour assurer la victoire à ses coéquipiers. Celui-là est un bon camarade qui, le pied foulé dans un course *cross country*, poursuit son chemin en clochant pour ne pas placer son association au dernier rang ; celui-là est un bon camarade qui subitement indisposé dans le *tub-boat* raidit encore ses bras à la voix de son chef de nage commandant les dix coups et tire malgré sa souffrance

(1) Telle était la nature de ces confréries bizarres qu'on appelait la Taupe, la Corniche, la Cagne ; c'est dans leur sottie tradition que futurs Polytechniciens, Saint-Cyriens, Normaliens apprenaient à brimer et à être brimés. D'ailleurs elles contenaient au moins une ombre précieuse de camaraderie.

(2) Il est faux qu'aucun sport athlétique soit dangereux, même le football ; mais cela fût-il, le dommage subi par quelques jambes ou clavicules brisées peut-il être comparable aux ravages effrayants des maladies multiples causées par la sédentarité ou l'inertie musculaire ? Sait-on ce que le football a arraché de jeunes gens à la phthisie et au rachitisme ? Tant qu'on ne les citera pas, les prétendus accidents du sport athlétique ne signifieront rien.

pour sauver l'honneur des quatre. Cette camaraderie-là est forte et durable. Pour nous, et le fait a en soi une valeur documentaire, de tous les jeunes gens que nous avons connus au lycée, les camarades qui nous restent sont tous, sans exception, des membres de notre association scolaire.

Qu'on ne nous parle pas d'associations d'anciens élèves; leur seule manifestation d'existence, leur seule raison d'être, c'est le banquet annuel; ne sont-elles pas composées d'éléments disparates, sans cohésion aucune, sans pensée commune? De notre carrière scolaire nous gardons beaucoup de douloureux souvenirs, un seul agréable, où notre esprit se repose parfois, notre association scolaire. Pour nous l'image du Lycée s'enfonce dans le passé et s'embrume toujours plus attristante et plus noire. Jamais nous ne sommes retournés revoir cette bâtisse qui, pour nous avoir enfermés, [reste toujours à nos yeux une *boîte*. Mais le souvenir des débuts de notre association brillent lumineux et joyeux dans notre mémoire, et souvent nous retournons sur ces pelouses de Saint-Cloud et de Bagatelle qui virent naître le football rugby en France et furent témoins de nos premiers efforts, de notre première victoire.

Hélas! Voilà bien le crime de l'association scolaire; elle est une force agissant seule, en dedans et au dehors du Lycée, elle peut devenir une école d'indépendance, d'initiative. Or l'initiative ne tue-t-elle pas la discipline, âme même de l'Université? On pourrait pourtant se demander si l'association, qui rend les jeunes gens solidaires, et, par suite, responsables les uns des autres, n'est pas la plus efficace méthode



de discipline? On pourrait ajouter aussi que l'Université, en incarnant dans le pion la discipline, a rendu l'un et l'autre odieux à l'enfant, que pourtant l'on peut, et l'on doit, supprimer l'un (immense bienfait envers lui!) sans toucher à l'autre, que déjà, dans l'association scolaire et sur le terrain de jeux, le pion n'a plus sa place, à moins qu'il ne veuille être un camarade plus âgé, admiré et respecté, qu'enfin et surtout les membres de l'association scolaire, se sachant tous solidaires et responsables, n'auraient garde de laisser au milieu d'eux un camarade turbulent et compromettant. Toutes ces raisons seraient excellentes si l'Université pouvait tolérer l'apprentissage de l'indépendance et de l'initiative.

Haro donc sur l'Université pour qui un devoir original est un mauvais devoir, pour qui l'adolescent hardi et libre est un mauvais élève, en attendant qu'il soit pour les hommes un maître.

C'est que ce « cancre » un jour pourra posséder un levier plus puissant que toute l'intelligence d'un docteur en Sorbonne, quelque grand amour ou quelque grande haine. Et il connaîtra la vie parce qu'il y prendra part, parce qu'il en saura les douleurs, mais aussi les joies. Le poète l'a dit :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent, ce sont  
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front.

Mais ici nous touchons le fond même de la question. Admettez-vous la vie telle qu'elle est, lutte incessante contre les forces destructives? Si vous niez qu'elle ait une valeur, déclarez-la mauvaise; et alors tuez en vous le vouloir vivre; mourez par votre vo-

lonté, en attendant la désagrégation de ce rien qui fut votre organisme. Prenez pour devise le dernier mot de la philosophie de Schopenhauer, et son résumé : *nichts* : rien ; et disparaissez ! Abandonnez à la tyrannie du Génie de l'espèce ceux qui veulent bien être ses sujets. Quant à vous tous, qui croyez que la vie a une valeur réelle, soit comme passage à la Vie divine, soit comme étant la charpente des générations que vous engendrez, acceptez résolument les lois de la vie. Ces lois sont : concurrence, hérédité, sélection. Soyez donc les plus forts, pour subsister, pour léguer cette force à vos successeurs, pour éliminer les tarés, les malheureux. Si vous amoindrissez le patrimoine d'énergies nerveuses et musculaires que vous ont légué vos pères, vous trompez vos ancêtres, vous dérobez vos descendants. Vous n'avez pas le droit de léguer viciée à vos successeurs la sève dont vous n'avez que l'usufruit. Vous n'avez pas le droit de procréer des êtres que la nature réprouvera parce que vous l'avez réprouvée (1).

Lucrèce parle quelque part de ces flambeaux de la vie qu'on doit se passer allumés de main en main. Malheur à qui éteint la flamme ou en prépare l'extinction !

Telle est pourtant l'œuvre de ceux qui refusent d'arracher la jeunesse des écoles à son inertie mus-

(1) Ces lignes s'adressent aux deux sexes ; il vaut la peine de le faire remarquer. Chez nous en effet la culture physique des jeunes filles n'existe en aucune façon. Or, s'il fallait que l'un des sexes fût privé de cette culture, qui oserait refuser aux ouvrières de vie la préparation au travail de l'enfantement ? En vérité, notre éducation des filles est un crime commis contre elles et contre leurs enfants futurs. Si les siècles suivants veulent prouver notre barbarie, ils n'auront qu'à montrer notre abominable incurie du corps des mères.

culaire. Pourtant nos lycéens réapprendront, cultiveront les sports athlétiques, et pour cela ils formeront des associations scolaires, ou bien ils disparaîtront. S'ils n'ont pas d'outils au service de leur volonté, que pourront-ils dans la grande concurrence des races ? Toute pensée humaine tire sa valeur de sa réalisation, quoique réalisée elle déchoie. Je souhaite que les jeunes Français aient la plus haute culture intellectuelle possible ; s'ils ne sont en outre des volontaires, la mort les attend. La pensée sans le muscle est impuissante.

Il y a plus ; les programmes surchargés de l'Université d'une part, et, de l'autre, sa coupable incurie de l'éducation de la volonté par la culture athlétique impliquent une fausse conception du bonheur dans la vie. Il nous semble que ces lignes de Spencer valent en dehors de son système et de tout système : « Ceux qui, dans leur préoccupation exclusive de développer l'esprit, négligent les intérêts du corps, ne se souviennent pas que le succès dans ce monde dépend plus de l'énergie que des connaissances acquises. La volonté forte, l'infatigable activité, *dues à l'infatigable vigueur physique*, compensent en une certaine mesure, même des lacunes importantes de l'éducation, et, quand on les réunit à cette culture suffisante qu'il est possible d'obtenir sans sacrifier la santé, elles assurent à celui qui les possède une victoire aisée sur des concurrents affaiblis par un excès d'étude, fussent-ils des prodiges de science. Nous soutenons donc que cette culture forcée est vicieuse parce qu'elle ne fait acquérir à l'homme que des connaissances bientôt perdues ; vicieuse, parce qu'elle néglige

l'organisation qui vaut plus que les connaissances mêmes; vicieuse parce qu'elle affaiblit ou détruit cette vigueur sans laquelle l'éducation intellectuelle est inutile; vicieuse parce qu'elle amène cette mauvaise santé à laquelle aucun succès dans le monde ne pourrait servir de compensation, et qui rend l'insuccès doublement amer (1). » Déclarons-le donc : il y a une culture physique comme il y a une culture morale. Il y a un péché physique; et le système d'éducation actuelle qui impose à la jeunesse ce péché doit être aboli, renvoyé au néant scolastique d'où le tirèrent jadis les contempteurs de la vie.

\* \* \*

Les projets de réformes suivants seront nos conclusions :

1° Il importe d'*interdire aux scolaires l'entrée dans un club avant dix-huit ans*, et cela par des règlements qui ne se laissent pas éluder ou violer.

A dix-huit ans en effet on quitte le Lycée; on peut fréquenter sans danger les camarades du Club plus âgés, ou même avec profit; enfin les amateurs de records peuvent se livrer à leur passion avec moins de risques.

Il est vrai qu'une telle décision est grosse de difficultés : les scolaires, chassés des Clubs, pourraient bien ne plus pratiquer aucune culture athlétique.

2° Pour parer à ce danger il faut installer les associations scolaires aussi commodément que les Clubs, mais sans leur luxe. En conséquence *les scolaires auront un terrain de jeux et un vestiaire*. Justement

(1) H. Spencer, *De l'Education*, chapitre IV, fin...

la démolition prochaine des fortifications de Paris dans la partie ouest laissera libres de grands terrains. Si le Conseil de l'Union n'obtient pas une concession de la Ville de Paris ou de l'État, il n'aura plus qu'à se dissoudre et à dissoudre l'Union.

3° Les associations scolaires pratiqueront les jeux, football, paume et crosse, etc., le rallye papier de préférence aux lancement de poids, cross-countries et autres sports généralement cultivés en vue d'une épreuve ou d'un concours.

Les promenades en yole remplaceront les sorties d'entraînement en vue de régates d'outriggers.

4° On restreindra le plus possible le nombre des championnats individuels pour les scolaires ou même on les supprimera; mais on organisera des épreuves par équipes, pour développer la solidarité dans l'Association.

5° On constituera des sections de minimes dans les associations scolaires pour les enfants de treize à seize ans environ; dans ces sections on ne pratiquera que les jeux de souplesse ou d'adresse, gouret, thèque, base-ball, etc...

6° On s'entendra avec les directeurs des grandes piscines pour permettre aux scolaires d'apprendre, de pratiquer l'indispensable natation, et de s'y perfectionner par les sports aquatiques, foot-ball, etc...

7° Les sœurs et les mères des jeunes gens seront priées d'assister le plus souvent possible aux réunions scolaires. Nous pensons, avec Ruskin, qu'à cette pâle évocation des temps chevaleresques filles et garçons auront tout à gagner.

8° On supprimera toute espèce de courses vélocipé-

diques chez les scolaires. La bicyclette doit être pour eux non pas un sport, mais un transport.

9° Le Conseil de l'Union deviendra un foyer de propagande pour l'idée de culture athlétique au lieu d'être une administration bureaucratique.

10° Enfin la réforme capitale : *delenda aut mutanda Universitas*. Le conseil de l'Union fera accorder aux associations scolaires la libre gestion de leurs finances, leur autonomie absolue ; il imposera à l'Université par la pression de l'opinion publique éclairée la refonte des programmes, et s'adressera, s'il le faut, au Parlement pour obtenir le recul de la limite de l'âge d'entrée aux Écoles.

Tels sont nos dix vœux. Nous croyons avoir montré que les admettre c'est préparer la régénération de la jeunesse des Écoles éternée et démoralisée. Notre voix sera-t-elle entendue ?

On peut l'espérer. Une des plus vieilles et des plus puissantes sociétés de l'Union, le Stade Français, vient d'élire membres de son comité M. Izoulet, l'auteur de *la Cité moderne*, et le R. P. Didon, ce rénovateur de l'éducation chrétienne. Les deux penseurs se rencontrent sur un terrain commun, celui que nous indiquions plus haut : acceptation des lois de la vie, culture athlétique, conséquence de cette acceptation. Voilà donc au moins un club de l'Union enfin muni de chefs qui savent, qui veulent, et qui peuvent. Toute notre confiance est en eux.